

# Bibliothèque universelle et Revue suisse

I . Bibliothèque universelle et Revue suisse. 1900.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).



Un type d'officier français contemporain.



## LE COLONEL DE VILLEBOIS-MAREUIL



SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE <sup>1</sup>

### II

Et pourtant en ce parfait gentilhomme, en cet admirable soldat que nous ont montré certains épisodes de sa vie et certains passages de ses œuvres, nous allons, en poursuivant nos investigations, découvrir un esprit troublé, qui manque en quelque chose à ses origines et à sa vocation. Nous constaterons, non sans surprise, en ce vaillant, des faiblesses; en ce croyant, de l'incrédulité; en ce vrai militaire, de l'indiscipline. L'indépendance de son caractère, son inquiétude du progrès, sa clairvoyance l'ont détourné de la foi de ses pères et du respect de cette aristocratie dont il était issu. Les événements de sa vie lui ont fait comprendre qu'un monde nouveau s'élevait, qui se substituait à l'ancien. Il était conscient de l'évolution du progrès et éprouvait un malaise à sentir peser sur lui l'hérédité de sa glorieuse lignée d'ancêtres. A ce sujet, les révélations de ses autobiogra-

<sup>1</sup> Pour la première partie, voir la livraison d'août.

phies sont significatives et ne laissent pas subsister le moindre doute.

Interné dans un collège de jésuites, il y souffrit cruellement : un nuage de tristesse s'étendit sur son âme, et celle-ci se replia. De ce Jean de Vair, qui est un autre lui-même, il dit : « Trop franc pour dissimuler sa souffrance, trop fier pour s'en plaindre, il ne cherchait ni les confidences, ni les conseils, préférant rester impénétrable à cette foule d'indifférents, maîtres ou camarades, qui ne l'eussent pas compris. Travailleur par besoin d'activité autant que par émulation, il se défendait sans aucune affectation, mais obstinément, contre les idées dont on prétendait lui imposer la formule toute faite, laissant entendre à ses professeurs qu'il réclamait d'eux un simple bagage scientifique, et qu'au surplus il comptait former seul ses appréciations, loin de leurs jugements disciplinés et intéressés. Aussi les Pères l'aimaient-ils peu : ils lui reprochaient de manquer de confiance, d'être infecté de toutes les rêveries malsaines de libre examen et de tolérance, de vouloir tout contrôler par lui-même, ce qui témoignait d'un orgueil condamnable, et, bien que reconnaissant qu'il était impossible d'articuler contre l'élève un grief précis, ils ne le trouvaient pas pour l'avenir assez défendu par les pieuses traditions de sa famille. »

Me permettra-t-on d'appeler l'attention, en passant, sur la qualité de ce style et la délicatesse de cette psychologie ? On a reproché à notre auteur les incorrections de son « écriture » et la banalité de ses romans, dont l'intrigue manque, en effet, parfois, du charme de l'imprévu. Par contre il lui arrive (et notamment dans *Sacrifiés*) de produire par des moyens d'une simplicité extrême une intensité d'émotion que des écrivains de grand talent n'atteignent pas toujours. Ayant observé avec précision et jus-

tesse, il rend avec finesse et subtilité les remarques qu'il a faites. Il n'est pas jusqu'à l'art avec lequel ses récits sont composés qui ne me semble incontestable. Que, à côté de ces qualités, il y ait des défauts choquants, c'est ce qu'il est impossible de nier : certains passages sont d'un poncif ridicule ; mais, tout proche, voici des ellipses hardies, des métaphores claires dans leur incohérente négligence et pleines de fierté. On sent à chaque instant l'homme qui ne s'est pas mis en peine de se plier aux règles courantes de la syntaxe, qui s'est contenté pour exprimer sa pensée du premier tour de phrase qui lui est tombé sous la main. Et souvent il a trouvé pour formuler cette pensée le mot adéquat. Dans son style éclate la même dualité, que dans ses opinions, et on peut dire qu'il est plein de contradictions. Mais les impropriétés d'expression n'empêchent pas que le récit n'ait de l'allure. Elles ont même jusqu'à un certain point le mérite de nous montrer que nous n'avons pas affaire à un professionnel de la littérature. Il ne messied pas à un peintre, à un savant, à un navigateur d'ignorer les finesses de leur langue : rares sont les Fromentin et les Loti. Si, comme écrivain, Jean Simmy n'est pas impeccable, loin de là, on ne peut nier qu'il ne voie souvent fort juste et qu'il n'ait de ces rencontres de mots, de ces bonheurs d'épithète qui révèlent l'homme qui s'est efforcé de penser par lui-même. Et c'est l'explication de bien des contradictions surprenantes, de celle, par exemple, que présente cet ancien élève d'un établissement religieux, ce collaborateur de la revue catholique le *Correspondant*, spécifiant dans son testament qu'il ne voulait pas de service religieux à ses funérailles.

Dans *Sacrifiés*, il parle des prêtres avec une extraordinaire liberté de langage. La même plume qui dénon-

çait les républicains coupables de faire tenir toute leur conception militaire dans cette formule : « Les curés sac au dos ! » comme de mettre leur ambition scolaire dans cet idéal : « Le Christ hors des âmes ! » la même plume ne craignait pas de tracer du Père Jugand un portrait d'une dureté inoubliable. En ce jésuite, qui est « quelqu'un, » elle nous montre une insensibilité qu'on peut appeler cadavérique aux événements de cette terre. Dans l'ordre d'Ignace de Loyola, « le sentiment, à force de devenir surhumain, meurt à l'humanité : la tendresse et la pitié lui font absolument défaut. »

Une telle attitude ne l'empêche pas de céder, quand il le faut, à certaines considérations plus terre à terre : « le jésuite s'humanise vite aux puissants de la terre. » Son « sens plébéien » est « secrètement hostile aux prétentions héraldiques. » Quant à sa morale, une tirade en donnera la mesure. C'est à propos des projets de mariage de notre héros, — de Vair ou Villebois-Mareuil, peu importe, — dont le père s'oppose à ce qu'il épouse une plébéienne. Que la race s'éteigne plutôt que de se perpétuer au prix d'une mésalliance, a dit le vieux hobereau. Le Père Jugand, intervenant, invite son ancien élève à sacrifier sa passion à la volonté paternelle. L'amoureux proteste :

— Il est des engagements auxquels on ne se dérobe pas sans abjurer son honneur.

A son tour, le jésuite d'interrompre brusquement :

« — L'honneur est du monde, le quatrième commandement est de Dieu : l'origine seule ici désigne la préférence.

» — Les serments aussi vont à Dieu ! riposte notre officier tout vibrant.

» — Je vous en prie, reprend sèchement le prêtre, ne mettons pas Dieu là où il n'entre pour rien. Avant de former ces

serments qui vous enchaînent, dites-vous, lui en avez-vous seulement demandé la permission, l'avez-vous invoqué, l'avez-vous consulté au pied des autels ? Reprenez, jour à jour, cette phase d'égoïsme formidable à deux que vous appelez votre amour, vous n'y verrez pas une pensée qui ne soit pour vous seuls. Comment en serait-il autrement, dans cette funeste disposition du cœur où la passion insensée pour la créature en a chassé jusqu'au souvenir du Créateur ? Non : si vous vous êtes engagés l'un à l'autre, Dieu n'y a été pour rien ; c'est que cela vous convenait, c'est que votre imagination et vos sens vous poussaient l'un vers l'autre. Votre serment, s'il y en a un, n'est qu'une parole humaine que le vent des événements peut balayer à tout moment, comme toutes les paroles des hommes. J'ajoute que c'est trop heureux, car, lorsque l'homme se laisse envahir par une passion qui n'a pas Dieu pour objet, c'est l'insulter que de l'en prendre à témoin.

» — Mais alors le serment n'existe plus sur cette terre !

» — Si ; il y a un serment qu'on peut prononcer devant Dieu : c'est celui qui vous lie à lui pour la vie. Je n'en connais point d'autre. »

En face de ces théories, la révolte se conçoit de la part d'un militaire auquel on a enseigné le respect de la parole donnée, de la part d'un amoureux que la passion emporte. L'âme de Villebois-Mareuil se détacha du catholicisme, mais elle resta très spiritualiste, idéaliste, imprégnée de religiosité. Et voilà pourquoi il se montre si sensible aux actes de foi des Boers, bien que leur foi ne soit pas la sienne. Il admire le général victorieux, que l'on complimente, et qui se contente de répondre : « Dieu l'a permis. » Il écrit encore :

« Le Boer qu'on encourage dans ses secrètes aspirations tourne vers le ciel un regard chargé de confiance. Et, plus impérieux que les passions humaines, plus fort que la guerre, ce souffle victorieux emporte aux heures graves, dans l'envolée

des psaumes, une puissance de prière où s'exalte la croyance d'un peuple vraiment fait pour les grands espoirs. »

S'il s'est produit une évolution dans ses convictions religieuses, évolution à laquelle a contribué peut-être son alliance avec une famille de financiers, il s'en est opéré une semblable, et pour des causes analogues, dans ses idées sociales. Il était trop intelligent, il avait une trop grande indépendance de jugement pour ne pas en arriver à comprendre que les préjugés nobiliaires ont fait leur temps, que le prestige de la noblesse est mort, tué par elle-même. C'est ce qui résulte de plusieurs passages de son roman <sup>1</sup>, passages que je vais reproduire en les réunissant et en les raccourcissant.

Jean de Vair assiste à un mariage dans le grand monde. Il promène son regard sur l'assistance, et ce qu'il voit le navre :

« Toutes ces figures correctes et dignes, mais dépourvues de passion et d'énergie, avaient le don de l'exaspérer. Pour lui, si vivant, si avide d'action, il y avait souffrance à constater que ceux auxquels il tenait par droit de naissance étaient rayés sans appel de la scène de ce monde. Il eût souhaité leur découvrir quelque supériorité, fût-ce celle d'un vice. Mais non, ni sommet, ni abîme : tout était d'une honnête platitude ; toute suprématie leur échappait à la fois, jusqu'à celle de l'élégance et du bon goût. Il lui semblait que son esprit errât parmi des ruines. En vain appelait-il à son aide les glorieux souvenirs du passé ; la médiocrité du présent, par contraste, l'en accablait davantage. Il les prenait en bloc, tous ceux qui étaient là sous ses yeux, il les pesait par la pensée, et il les trouvait légers comme des ombres ; puis, cherchant à s'expliquer comment toute cette classe, née pour diriger, n'était plus capable

<sup>1</sup> Je ne les prends que dans *Sacrifiés*, mais on en pourrait trouver d'aussi explicites dans *Au-dessus de tout*.

d'une résolution audacieuse, il les passait en revue un à un, et alors, sous leur correction apparente, il les sentait affreusement vides, ennuyeux, démodés. Un monde de disparus. Ces nobles personnes lui paraissaient un reflet du passé : elles ne vivaient pas. A l'inverse de Peter Schlemihl, qui avait perdu son ombre, ce sont des ombres qui ont perdu leur corps, des ombres qui malheureusement, disait-il à un ami, n'ont pas passé le Styx.

» — Les voudrais-tu donc tous à la Trappe? lui demanda son confident.

» — Je les voudrais conscients de leur état et se tenant dignement à l'écart. Je souffre à les voir piteusement quêter les faveurs d'un suffrage universel qu'ils réprouvent, exhiber leur ignorance et leur inintelligence devant les nouvelles couches qui les toisent avec supériorité, et laisser ainsi bafouer le prestige que leurs aïeux leur avaient transmis à travers des siècles. Parbleu! moi aussi je suis un aristocrate, seulement à cette différence des autres que je suis trempé pour la lutte, c'est-à-dire décidé à vivre en pleine France vivante, tandis qu'eux, ils croient que l'héritage de leurs traditions et de leurs noms se lègue avec des parchemins, se porte les mains dans les poches et se conserve comme une momie dans ses bandelettes.

» — Enfin, ce que tu leur reproches le plus, insinua son ami en souriant, c'est d'avoir abdiqué, c'est d'être rentrés dans le tas, de n'avoir pas continué à dominer les nouvelles couches par leur intelligence, comme autrefois ils en usaient par privilège. Eh mais, avec tout ton modernisme, tu as raison de te taxer d'aristocrate, car tu l'es terriblement. »

On ne saurait analyser plus finement une âme. C'est un secret froissement d'amour-propre qui jetait ce jeune noble vers le prolétariat. C'est la haine des siens qui le rapprochait des « nouvelles couches, » plus qu'une réelle sympathie pour elles. Comparant la société qui s'éteint à celle qui commence, il ne pouvait s'empêcher de souffrir

des défauts de celle-ci, défauts qui sont communs à tous les parvenus: il la trouvait tapageuse en tout, nullement affinée, souvent dépourvue de mesure et de grâce. L'étiquette y était insuffisamment observée pour son goût d'homme délicat :

« Mais comme elle est vivante et attirante! Que peut lui opposer l'autre, la décrépète? Ses blasons et ses parchemins? Cela se fabrique au poids, cela se vend et s'achète; mieux encore, cela se prend tout simplement. A part ce passé, qui vaut son prix, sans doute, mais qui n'est qu'un souvenir, elle n'offre rien qu'un incommensurable ennui et ses prétentions surannées. Aussi, qu'arrive-t-il? Ce qu'elle possède d'éléments jeunes l'a désertée et est venu mendier le mouvement et la vie à ce monde nouveau, où la richesse seule donne droit de cité. Cela dit-il assez son état moribond? Encore quelques années, et ce qui fut une puissance, il y a un siècle, l'ancienne société française, sera allé rejoindre au néant tous ces brimborions de l'invention humaine, qui n'avaient rien à voir avec la marche ascendante de l'humanité.

» Cela pouvait-il se passer autrement? Non. Depuis qu'il raisonnait, tout lui criait qu'il assistait à la fin d'un monde et à l'aurore d'un autre. Il le comprenait certes surabondamment, lui qui était à son début, et devant qui s'ouvraient encore tous les chemins de la vie. Mais les autres, ceux sur le déclin, enfoncés dans leur voie jusqu'à la tombe, tout ce passé auquel ils s'étaient consacrés, au risque d'annihiler leur présent, ne leur commandait-il pas de repousser les raisonnements, l'évidence même, qui s'acharnaient à leur démontrer leur prochaine et rapide disparition? Aujourd'hui pourtant l'heure est venue de leur ouvrir les yeux. Il est nécessaire qu'ils comprennent qu'une caste n'a aucun droit à subsister, aucun droit à enfermer les siens, quand elle n'a plus de rôle dans la nation, que c'était bon au temps où la noblesse française tenait seule l'épée de la France, tandis qu'actuellement même le sceptre de l'esprit et du goût était tombé de ses mains impuissantes. »

Ces autres, ces récalcitrants, ces aveugles, dont il faut dessiller les yeux, ce sont les parents de notre héros, les parents barbares qui s'opposent à son mariage. Celle qu'il aime a beau avoir toutes les perfections, il a beau l'aimer jusqu'à en mourir, elle n'a ni titre ni particule, et c'est assez pour qu'on refuse de l'admettre dans la famille. Type d'énergie plutôt que de distinction, le vieux comte, son père, « était né le cœur blasonné. En lui, le gentilhomme primait l'homme. » *L'Union* était le seul journal qu'il se permît. Il lisait peu de livres, et tous soigneusement choisis, tous bien pensants. En dehors des rapports de voisinage qu'il entretenait avec les châteaux des environs, il ne voyait personne. Il vivait donc replié sur lui-même, emprisonné dans un grillage d'idées absolues, comme le cardinal la Balue dans sa cage de fer, sans vue du monde extérieur, sans crainte d'une contradiction, étranger à toute nouveauté, à tout progrès. Aussi son esprit s'était-il fermé aux impressions qui ne lui étaient pas familières. Comme les gens de forte volonté, chez qui la conception est en disproportion évidente avec le caractère, il cherchait à faire illusion sur le peu d'ampleur de sa faculté raisonnante en se retranchant, à tout propos, dans son inflexibilité.

« L'obstruction dont il faisait preuve en mainte question, au nom de ses principes, n'avait le plus souvent d'autre cause que celle de son intelligence. En revanche, il eût exagéré l'honneur et la droiture, si l'exagération n'était pas la quintessence même de semblables vertus. L'on pouvait dire de lui que, arrivé au terme de l'existence, il s'était constamment dérobé à son siècle, à ses concitoyens, à sa tâche sociale, mais que, à part son inutilité, dont il s'était fait un dogme, il avait veillé sur son nom et son blason avec le soin jaloux d'une hermine pour sa fourrure immaculée. »

C'est à cette borne ou, pour parler moins irrévérencieusement, c'est à ce roc que devait venir se heurter la passion furieuse d'un jeune homme fraîchement émancipé, ouvert aux idées de progrès et qui, depuis longtemps, comprenait combien le préjugé de caste est funeste, « car il arrête net les irrésistibles élans qui font les grandes actions. Et comme depuis longtemps il l'exécrait en secret, ce vieil attirail du passé, qu'il sentait si ridicule, si usé, dès qu'on osait le sortir dans la pleine lumière du temps présent! Avait-il eu assez raison de le haïr! A son tour, il en était saisi, il en était meurtri, et il comprenait qu'on n'échappe jamais tout à fait au milieu dans lequel le sort nous a jetés, et qu'il irait, traînant le boulet des fautes, des erreurs et de l'imbécillité de ceux qui l'avaient précédé. »

De la scène brutale qui met en présence les deux hommes, les deux sociétés, pourrait-on dire, et qui est empreinte d'un profond caractère symbolique, se dégage une grandeur épique. En vain la mère, présente à l'entretien, essaie-t-elle d'adoucir le heurt de ces deux volontés contraires et également violentes: sa voix n'arrive pas à calmer l'irritation que la discussion exalte de part et d'autre. D'ailleurs, malgré sa tendresse pour son fils, elle est imbue des préjugés contre lesquels il s'insurge.

« — Vous ne sentez plus comme nous, lui dit-elle doucement. C'est là le grand malheur; car c'est en vous éloignant du sentiment de vos parents, qui était celui de vos ancêtres, de tout ce passé de gentilshommes, que vous en êtes arrivé à regarder comme naturel d'épouser une fille de marchand, qui n'a peut-être pas trois générations de bourgeoisie derrière elle, et qui courrait les rues, à coup sûr, si les siens n'avaient pas profité de ces idées nouvelles et révolutionnaires qui sont le déshonneur de notre malheureux pays.

» — Savez-vous, ma mère, s'écria Jean avec emportement, ce qui est révolutionnaire et haïssable à vos yeux ? Ce n'est pas le commerce, qui date de quelque mille ans ; c'est qu'un homme comme M. Valtence, qui n'est pas des vôtres, puisse prendre au soleil, sans votre agrément, par sa seule intelligence, une place aussi considérable. Cela, vous ne le lui pardonnez pas, parce que, plus il monte, plus ceux qui lui ressemblent s'élèvent, plus les vôtres déclinent ; parce qu'il est d'une race qui pousse, tandis que la vôtre s'éteint. Marchand ! Avec quel dédain vous prononcez ce mot-là ! Oui, marchand qui fait la loi dans le premier port de la Méditerranée, qui correspond avec tous les points du globe, dont les navires sillonnent toutes les mers ! Et, si tout cela vous paraît sans grandeur, que pensez-vous de ces existences cloîtrées dans leurs terres, séparées de leur société, mortes pour leur pays ? »

Mais, demandera-t-on, ces idées libérales que le colonel de Villebois-Mareuil prête à son héros, les professait-il, lui, pour son propre compte ? Sans doute, ses romans ont le caractère d'une autobiographie : mais l'imagination y a sa part, et il se pourrait que cet éloquent réquisitoire contre la noblesse fût l'œuvre de cette imagination. Quelle preuve avez-vous du contraire ?

Je dois avouer que, dans les rares documents que j'ai eus sous les yeux, je n'ai guère trouvé de passages établissant explicitement que le colonel ait été animé des sentiments qu'il attribue à Jean de Vair<sup>1</sup>. Mais, si même le témoignage de ceux qui l'ont connu ne suffisait pas à l'établir, je dirais que la vraisemblance psychologique le crie. J'ajouterais que l'auteur, en revenant cinq fois, six fois, sur le même conflit entre le passé et l'avenir, montre, par son insistance, combien il tient à sa thèse.

<sup>1</sup> Une revue de Paris a pourtant publié, sous sa signature, un article (15 décembre 1896) où il dit que, à l'époque actuelle, « l'élite, comme pour se faire pardonner son aristocratie démodée, lâche pied de partout. »

Et j'invoquerais le ton de sincérité qu'il y met, ainsi que la chaleur, le lyrisme, la puissance de l'argumentation. Se fût-il exprimé ainsi pour défendre des convictions qu'il n'eût pas eues à cœur? Faut-il faire remarquer enfin que cette antinomie entre ses préjugés et sa raison explique les inconséquences apparentes qu'on découvre à chaque instant dans sa conduite? Car une foule d'indices montrent en toute évidence qu'il s'était fait une âme contradictoire.

Antisémitisme déclaré, ne craignant pas d'imprimer que, « dans nos mœurs judaïsantes, » c'est « toujours à l'argent que revient le dernier mot, » ne trouvant pas de pires injures, pour flageller Cornélius Herz et Joseph Reinach, que de traiter l'un de juif, l'autre de circoncis, nous le voyons vivre fraternellement au Transvaal avec deux ingénieurs du Creusot, l'un et l'autre israélites.

Nationaliste militant, il va servir sous le drapeau du Transvaal, invoquant pour s'excuser le prétexte que les Burghers sont des compatriotes, que « tous ces noms français, les Joubert, les Malan, les Cronje (Crosnier), les du Toit, de Villier, Malherbe, du Plessis, sonnent aussi français que chez nous, parce que l'air de famille s'est conservé et que les cœurs ont gardé toute leur fierté, tout leur élan français. » Ce gentilhomme fraie avec des roturiers, il prend le commandement d'une troupe de gens de rien, appartenant à des nationalités quelconques. Cet aristocrate combat pour un peuple de fermiers (qu'il s'efforce, il est vrai, de nous présenter comme « nobles ou de bonne race, pour la plupart, » vivant dans leurs fermes comme en des castels).

Et, en partant, il proclame sa joie de porter les armes contre l'Angleterre, d'aller combattre « l'ennemie héré-

ditaire, » lui qui, à en croire un article de l'*Athenæum*, avait à maintes reprises témoigné ses sentiments anglophiles: « Son admiration pour nous était telle, affirme M. Bodley, qu'il m'assura que, au retour de son voyage dans l'Inde, il se serait fait naturaliser Anglais, s'il eût été plus jeune. » Et, au surplus, dans ce que j'ai appelé son testament militaire, il ne cache pas que la Grande-Bretagne est « la première nation du monde aujourd'hui, » parce que « patiente en ses desseins et inébranlable dans ses clients; » qu'elle est la seule qui, « avec son sens exact des choses, » ait adopté la solution rationnelle du problème militaire, une solution dont la France devrait s'inspirer!

Car personne plus que ce soldat n'a eu le courage d'avouer que ses concitoyens ont *in petto* renoncé à toute idée de revanche, et qu'il leur convient, en conséquence, de donner l'exemple du désarmement. « A nos envolées de gloire d'antan, dit-il, s'est substitué notre mercantilisme financier; disons donc adieu à la France militaire, qui fut grande, pour donner carrière à une France commercialement et industriellement riche, qui sera ce qu'elle pourra. » Dans l'ironie mélancolique de cette boutade ne sentez-vous pas percer le découragement du boulangiste échaudé?

Notons encore que ce gentilhomme pousse l'indépendance du jugement (je ne dis pas: et du cœur) jusqu'à flétrir, après la chute du général Boulanger, l'action funeste que celui-ci avait exercée sur l'armée en y introduisant la politique. « C'est lui, écrit-il sous le voile de l'anonymat, qui a ouvert le temple aux vendeurs; le cabinet du ministre (« auquel j'appartenais, » aurait-il pu ajouter) s'est transformé en agence de presse; les ren-

seignements confidentiels sont devenus matière à réclames, et le scandale de certaines influences politiques ou étrangères n'a rencontré que la soumission des bureaux. »

Autre remarque : ne voyons-nous pas cet ancien élève des jésuites rendre justice à l'abominable exécuteur des « décrets? » Et ne met-il pas quelque coquetterie à proclamer en Jules Ferry l'homme de gouvernement par excellence de la troisième république?

Contradiction plus flagrante encore. Ce soldat discipliné attaquait avec violence non seulement le gouvernement, mais encore les chefs de l'armée. Il dénonçait les criminelles arrière-pensées de la loi et les périls que recélait son application. Homme loyal et chevaleresque, c'est sous le masque de l'anonymat qu'il commettait la faute de publier ses critiques sans y être autorisé. Et, bien entendu, c'est à une revue hostile aux institutions de son pays qu'il offrait le concours de son talent: c'est au *Correspondant* qu'il proposa son manuscrit. Celui-ci ne fut pas agréé et il resta dans les cartons du comité de rédaction, d'où on l'a exhumé après la catastrophe de Boshof. Entre temps, le colonel de Villebois-Mareuil, découragé, avait quitté l'armée. Ayant gardé copie de son article, il l'avait publié sous son nom, mais avec de notables atténuations et dans une autre revue. Là on ne retrouve pas des passages tels que ceux-ci, que je relève dans la version du *Correspondant* : « Le chef de l'état est un comparse; le ministère, un assemblage inconsistant, ne reposant que sur des groupements de voix à la chambre; le parlement, c'est la discussion, la confusion, les révélations dangereuses, les retards. » Notre forme politique, « en débilitant à plaisir le pouvoir exécutif, »

met le président du conseil dans l'obligation de « violer la loi pour sauver la patrie, » à l'approche d'une crise nationale. Comment les généraux en chef, « les représentants autorisés de l'armée qui siègent au conseil supérieur de la guerre... ont-ils prêté leur complicité » à M. de Freycinet dans son œuvre de désorganisation militaire, sinon parce « qu'ils étaient atteints du mal dont souffre leur temps: cette abdication des consciences qui les met à l'encan du plus offrant? » C'est parce que « les convictions s'inclinent devant les intérêts que les faveurs s'achètent par la soumission. » M. de Freycinet, la « petite souris blanche, » est la « bête noire » du colonel de Villebois-Mareuil, ne fût-ce que parce qu'il est un civil. Le dogme de la supériorité de la redingote sur la tunique horripile tout son système nerveux. Déjà dans *Au-dessus de tout*, il avait tancé le chef de l'état de n'être point doré sur toutes les coutures quand il vient aux manœuvres<sup>1</sup> et de s'y présenter sous les espèces peu décoratives d'un monsieur quelconque « au masque finaud sous son chapeau rond. »

Il avait d'autres griefs encore, je m'empresse de le dire, contre M. de Freycinet. Par son fait et aussi, nous l'avons vu, du fait du général Boulanger, la « haute direction » de l'armée « a subi bien des contacts impurs, quand elle ne les a pas recherchés. » L'ancien collaborateur de Gambetta avait été accueilli avec plaisir par les « grands chefs, » qui « en espéraient beaucoup au point de vue de leurs intérêts particuliers... Plus tard, quand ils se virent déçus, combien ils durent regretter leurs platitudes! »

<sup>1</sup> « Le soleil se jouait au vernis de ses bottes, les faisait étinceler, mais c'était tout le rayonnement qui se dégageait de sa personne. »

Est-il donc étonnant que, ayant cette opinion des « grands chefs, » de la « haute direction » de l'armée, des généraux membres du conseil supérieur de la guerre, il ait parlé, dans sa lettre du 13 septembre 1898, de l'épouvante où le jette « l'illogisme tant de Cavaignac que de Zurlinden? » Est-il étonnant qu'on y lise des passages tels que ceux-ci, relatifs à l'opposition que rencontrait l'idée de reviser le procès Dreyfus :

« Est-ce pour couvrir un gros cadavre, une bourde dernière et plus lamentable de Mercier, dont Boisdeffre, qui ne fichait rien, fut le complice par ignorance, puis par intérêt?....

» ... Je serais bien étonné si un général acceptait la revision, et encore plus qu'un civil, placé tout à coup au ministère de la guerre, ne finît par se laisser impressionner par l'entourage.

» Aussi, je vois le chaos augmentant, faute de savoir ce qu'on veut, ce qu'on peut, et de décider où on va. »

Est-ce à dire qu'il crût criminels les généraux dont il parle? Il est très probable que non. Il leur en voulait d'avoir commis quelque chose qui est moins grave, mais plus coupable qu'un crime, une faute! Ils avaient été irrémédiablement maladroits. Ils avaient laissé souiller l'armée, et il ne le leur pardonnait pas, comme soldat, de même que, comme aristocrate, il avait reproché aux nobles de manquer aux obligations que la noblesse impose en laissant leurs armoiries s'écailler. Plus tard, le mal étant fait, il sut gré aux Mercier et autres des efforts désespérés et habiles par lesquels ils tâchèrent de reformer une armée unie et homogène, après qu'ils avaient si bien réussi à la désunir et à la troubler.

Il avait trop de spontanéité pour analyser, pour approfondir, pour soumettre ses impressions à une sévère critique. J'ai dit qu'il manquait d'esprit philosophique. Un

certain instinct lui en tenait lieu. Comme il avait de la droiture et de la franchise, il éprouvait de l'aversion pour les manœuvres souterraines. Quand il devinait des menées tortueuses, ses sentiments chevaleresques se hérissaient. Il poussait le *Qui vive!* de la sentinelle en face du danger. Et il disait à haute et intelligible voix : *Passez au large!* Mais si on lui avait crié : *Ami!* et si on lui avait donné le mot de ralliement, il ne flairait pas le piège et cessait de se tenir en garde. Il était trop sincère pour n'être pas naïf, trop généreux pour n'être pas confiant.

Et c'est parce qu'il était homme de premier mouvement qu'il s'indignait contre la rouerie de ses supérieurs, et c'est parce qu'il était loyal qu'il la dénonçait, et c'est parce qu'il avait une nature primesautière, et donc quelque peu de superficialité, qu'il commettait l'inconséquence de ne montrer guère que les tares ou les travers du corps des officiers, lui que nous avons vu, dans la conférence de 1892, proclamer à bon droit, que « la critique dénigrante et la non-compréhension systématique des actes du grand commandement sont des dissolvants moraux. » Son œil trouvait trop vite le point faible d'un caractère; sa langue trouvait trop facilement un mot juste ou une formule piquante pour envelopper son observation maligne. Et il ne résistait pas au plaisir de lancer le trait, un trait qui n'avait rien d'empoisonné, mais qui blessait tout de même.

Vous venez de voir comment il traitait les dépositaires des grands commandements : il ne se gêne pas pour flageller leur vénalité, leur platitude, leur veulerie. Il ne traite pas avec plus d'égards les officiers de moindre rang. Voyez plutôt la galerie des croquis qu'il a dessinés d'un crayon alerte et légèrement caricatural dans *Au-dessus de tout*.

Le général paterne, souriant, plus préoccupé de son jardin que de sa brigade, donne « l'impression d'un florissant bourgeois bien installé dans ses habitudes, » c'est-à-dire exactement du contraire de ce qu'il devrait être. Sur un seul point, il montre de l'énergie, une énergie intraitable : c'est en ce qui concerne l'éducation de ses enfants, l'entretien de sa maison. Il ne songe qu'à se constituer un personnel de professeurs, de précepteurs, de répétiteurs, de cochers, de domestiques, de cuisiniers, en utilisant les ressources de ses régiments, ressources qu'il prépare soigneusement en s'adressant aux bureaux de recrutement chargés de la répartition des jeunes soldats dans les corps de troupe. Cette caricature a été inspirée au narrateur par le souvenir de ses démêlés avec le commandant de sa brigade auquel, en sa qualité de colonel, et invoquant les prescriptions formelles des règlements, il avait refusé d'accorder des ordonnances supplémentaires. Le chef s'était vengé sur son subordonné en lui faisant perdre toutes les batailles, aux grandes manœuvres. A son tour, le subordonné a pris sa revanche en plaçant le portrait de son ancien général dans sa galerie de grotesques.

Y figure aussi un colonel qui pourtant est un beau type de droiture : pauvre, voué à l'obscurité, il est inflexible sur les principes et entiché d'honneur. Mais il considère les nouveautés comme des tares. Il a éprouvé combien les novateurs rencontrent de résistances qui presque toujours finissent par les rebuter, et il leur est hostile pour cette raison même. Homme d'action, il hait la métaphysique et les idéologues. Ayant vu où le raisonnement a conduit certaines gens, il est obstiné dans son refus de raisonner. Il est de ceux dont le soldat prétend

qu'ils ne veulent rien savoir. Il méprise ceux qui réussissent, parce qu'il attribue leur succès à quelque vilaine cause. Il estime qu'un général ne peut qu'être inconsciemment servile et vénal, sinon sciemment vendu. Malgré tout, sa parfaite droiture, sa fidèle obstination au passé, son immobilité même font de lui un personnage qu'on respecte et qui en impose.

Le commandant est « un de ces officiers qui, à force de limiter leur horizon aux questions militaires, se montrent en réalité très bornés; » mais jetez les yeux autour de lui, comptez « les ataxiques, les impotents, les obèses, » dénombrez « les aveugles et les sourds » dont s'encombre « la montée hiérarchique, » et vous comprendrez qu'il pouvait fort bien se flatter d'arriver aux grades supérieurs, encore qu'il fût « d'esprit court. » Le seul capitaine que l'auteur nous montre avec quelque complaisance, en dehors de son héros, est un type abject de joueur, qu'aucune considération de famille ne retient, qui sacrifie volontiers à sa passion et son devoir de soldat et l'honneur même de sa femme. Quant aux lieutenants, il n'y a pas moyen de tirer une parole de celui que nous voyons, invité par des Parisiens, dans les salons du Grand-Hôtel de Grasse. Impossible de lui « faire rendre un son. » La présence de ses supérieurs (ou sa nullité foncière) le paralyse, et il ne recouvre ses facultés qu'au moment du thé, « s'allumant » sur les petits fours, dont il absorbe des quantités formidables.

Devant le juge impitoyable, un seul homme trouve grâce : son sosie Jean de Vair. Il lui reconnaît toutes les perfections, avec juste assez de défaillances pour qu'on sente qu'il est homme et qu'il participe à la faiblesse de notre nature. C'est ainsi que nous le voyons, sous la

préoccupation de ses soucis d'amour, négliger sa compagnie et se désintéresser de l'exercice. C'est ainsi encore que nous le voyons oublier que sa vie appartient à la France, et s'exposer à une mort terrible, comme le petit musicien de la Ferté-Milon, par pure galanterie, pour aller, par delà un précipice terrifiant, chercher une fleur pour la sœur de celle qu'il aime. Il y a plus : dans l'emportement de sa passion, il est sur le point de désertter, lorsque, par bonheur, la vue de sa tenue étalée sur son lit et prête à être endossée le rappelle au devoir et le retient au moment opportun. Ainsi, même son héros, qui est sans tache, n'est pas sans reproche. Devinez, d'après cela, ce qu'il devait penser des autres officiers et étonnez-vous s'il se montrait quelque peu hautain avec eux.

### III

Tout bien considéré, le colonel de Villebois-Mareuil avait une âme haute, une intelligence active, un caractère noble, un esprit fort au-dessus du commun. Il aura été quelqu'un. Mais, si sa physionomie est attachante, si même ses défauts sont sympathiques, s'il n'a rien de banal ni de médiocre, on ne saurait pourtant le mettre au rang des esprits supérieurs.

Sa principale originalité vient de ce que sa pensée était restée opiniâtement fidèle à un certain idéal de vie auquel l'avaient conduit ses préjugés de naissance et d'éducation <sup>1</sup>, préjugés dont son intelligence ouverte et pénétrante avait fini par démêler la fausseté. Mais son esprit manquait d'assez de profondeur et de portée phi-

<sup>1</sup> Et aussi, je le répète, de profession, car, il nous le dit lui-même, tout vrai militaire « a le vice réactionnaire jusque dans les moelles. »

losophique pour résoudre cette embarrassante contradiction. Il n'a pas su prendre parti entre ses instincts et sa raison. De là le peu de netteté de ses convictions, ou plutôt la coexistence en lui de convictions contradictoires. De là le décousu de sa conduite et ses oscillations. Il écrivait, le 15 janvier dernier :

« Toute mon ambition se borne à rester ici ce que je n'ai jamais cessé d'être : un soldat. Le moule en est d'ailleurs trop puissant en notre pays de France pour qu'on en libère sa vie, une fois qu'elle y fut coulée. »

Le mot est parfaitement juste : oui, nous avons affaire à un homme qui n'a jamais su se libérer de ses origines ; mais a-t-il jamais loyalement essayé ? Je ne le crois pas : comme il l'a dit de son héros, il « n'était pas de ceux qui analysent patiemment leurs sentiments, ni qui les dissimulent. »

Certes, il est franc ; il exprime nettement ce qu'il pense, d'autant plus nettement qu'il a une nature outrancière ; il n'aime pas la pondération. Ne nous a-t-il pas avoué qu'il a horreur de la médiocrité, des solutions moyennes, des demi-vertus ? Mieux vaut n'importe quelle supériorité, « fût-ce celle d'un vice ! » a-t-il écrit dans *Sacrifiés*. Et il revendique encore, pour le sang d'un gentilhomme, le droit d'avoir « des révoltes hautaines. » Voilà pourquoi il ne se considère pas comme obligé de prendre un parti. Les préjugés de race pèsent de tout leur poids dans l'un des plateaux ; la raison et le dépit accumulent leurs griefs dans l'autre, et, plus l'équilibre est près de s'établir, plus il y a instabilité de la balance. C'est tantôt d'un côté qu'elle penche, tantôt de l'autre. Cet aristocrate en veut à l'aristocratie de n'être plus ce qu'elle était et il se

tourne vers la démocratie; mais il ne va pas jusqu'à devenir peuple. Ce chrétien est écœuré de la morale que professent certains ministres de Dieu, et il a des velléités de révolte; mais il ne va pas jusqu'à devenir libre-penseur. On ne fait pas appel en vain à sa droiture. Les vilenies le dégoûtent. Les parjures le révoltent. Et il le dit crûment. Mais il suffit qu'on lui montre le danger de certaines révélations, qu'on lui représente le désarroi moral où l'armée serait plongée si elle en venait à douter de ses chefs, pour que la vue de son uniforme le rappelle à son culte pour le drapeau, et il se tait, ce qui est un des sacrifices qui devaient le plus lui coûter, car il était exubérant par besoin d'activité et par inquiétude.

Ainsi, en dépit de sa loyauté, il n'a jamais été franchement ce qu'il était, parce que, n'ayant jamais su analyser patiemment ses sentiments, il n'a pas su prendre un parti et rompre résolument, définitivement, avec ce qu'il jugeait mauvais. Ainsi, il en portait une empreinte indélébile, et, s'il avait renoncé à ses croyances, il n'avait pu se décider à devenir incrédule.

Il est des personnes qui se sont détachées de la religion dans laquelle elles ont été élevées, qui s'en sont même séparées avec déchirement, ayant longtemps refusé de se rendre à l'appel de leur raison, et dont pourtant l'âme conserve sa religiosité, son besoin de croire à quelque chose, son habitude de chercher dans une foi du calme et des consolations. Il y a plus: ce n'est pas leur pensée seulement, c'est tout leur être qui garde comme un parfum du culte d'autrefois. Le regret des cérémonies les hante, la douceur des prières leur manque; la majesté ou la pompe des offices a laissé en elles

un souvenir qu'elles cherchent à tromper par une transposition de leurs sentiments, et la passion pour la musique qui se déclare en elles n'est peut-être qu'un désir de retrouver l'émotion que déchaînaient au fond d'elles-mêmes les plaintes ou les fanfares des grandes orgues sous la voûte des églises. Ou encore on les voit qui vont demander à des conférences laïques le réconfort que la parole austère du pasteur avait coutume de leur donner.

Pareille survivance apparaît en Villebois-Mareuil. Imprégné des pieds à la tête de sentiments aristocratiques, il a conscience du mouvement qui incline les esprits à la démocratie. Il nous le confesse à maintes reprises : malgré son modernisme, il était resté terriblement attaché au passé. S'il n'était pas un « fossile, » il y avait en lui quelque chose de fossile. Il restait « très raide dans son armure de principes. » Sur sa foi religieuse s'était greffé son culte du drapeau. Son âme était bien une âme de soldat, pleine de croyance et de dévouement, par cela même ouverte à la sauvage poésie de la guerre. Il rêvait de jeter sa vie à toutes les aventures, à tous les sacrifices. Et il a réalisé son rêve. Mais il reconnaissait que ce don-quichottisme et ce condottierisme n'étaient plus de saison : « c'était s'être attardé à deux cents ans en arrière ; il le sentait et se trouvait frappé d'anachronisme en cette fin de siècle boursicotière et mercantile, dans ce milieu sceptique, sans attache avec le passé. » Et il sentait aussi, oui, il sentait âprement qu'il existe deux Frances : l'une, la nouvelle, forte de son intelligence, de ses capitaux, de ses inventions, de son génie scientifique, et cette France-là monte à l'horizon, exubérante de jeunesse, tandis que de l'autre, de l'ancienne qui ne sait rien offrir qu'un retour chimérique au passé,

tout ce qui en reste décline et retourne irrémédiablement au néant.

« Hélas! quoi qu'il pût faire, son origine l'aurait-elle donc cloué impitoyablement à cette dernière? lui appartiendrait-il quand même, à cette mourante? serait-elle sa robe de Nessus, à lui qui était d'âme si ardemment avec la vaillante poussée du progrès?

» Cela finissait par l'effrayer de mesurer cet abîme entre les Français d'aujourd'hui et ceux d'autrefois. »

On ne pourra nier que, si cette idée le hantait, il ne se rendait pas compte de la nature de la question, et il ne la définissait pas bien. Or on dit justement qu'un problème bien posé est à moitié résolu. Malheureusement, le colonel de Villebois-Mareuil ne fit pas la dernière moitié du chemin, celle qui devait l'amener à trouver la clef de l'énigme.

Et s'il resta embarrassé devant l'antagonisme de deux états politiques et sociaux, il ne sut pas davantage se décider entre deux conceptions opposées du devoir militaire, devoir que les mots « honneur » et « gloire » résumaient à ses yeux, et non l'idée du patriotisme. Celle-ci était en quelque sorte subordonnée, au lieu d'être principale, en ce sens qu'il estimait et qu'il eût été contre l'honneur de n'être pas patriote et qu'on acquiert la gloire la plus pure à défendre sa patrie. Cette considération ne l'a du reste pas arrêté d'aller chercher sa gloire ailleurs, ne la trouvant pas là.

Son besoin d'activité, son inquiétude l'empêchaient d'accepter l'humble besogne qui incombe aujourd'hui aux chefs de l'armée. Il n'entendait pas n'être qu'un simple instructeur, voire un éducateur. Il trouvait que faire ce métier de professeur « n'en vaut pas la peine ; »

aujourd'hui « que l'armée tend exclusivement, dit-il, à se réduire au rôle d'école militaire nationale, il est à croire que les esprits aventureux chercheront leur voie ailleurs et que même certains officiers, lassés d'être tombés à ce fonctionnarisme militaire, préféreront s'affranchir de leur passé plutôt que de rester attachés à une carrière qui a trompé leurs espérances. » Il a été de ces aventureux qui se sont dérobés à une telle carrière, de ceux qui n'ont pas compris la grandeur de la mission nouvelle que les officiers ont à remplir, mission que son humilité, son obscurité ennoblissent encore, parce qu'elles en assurent le complet désintéressement. Il n'y a ni argent, ni gloire à tirer de l'accomplissement de cette dure tâche, ingrate, pénible, monotone, mais à laquelle cependant ceux qui s'y appliquent énergiquement finissent par trouver de la douceur, du charme, et comme une poésie. Et pourtant certains penseurs veulent la dépouiller de toute humanité et de toute affection. Alors que d'aucuns croient que la discipline doit avoir pour moyen principal l'attachement personnel des soldats pour les gradés, et qu'ils conseillent de multiplier entre eux les contacts, de faire naître l'intimité, alors qu'il en est qui vont jusqu'à pousser à la familiarité les relations du supérieur avec ses inférieurs, le capitaine André Gavet, dans le livre dont j'ai parlé et qui est de premier ordre, encore qu'il ne tienne pas toutes les promesses de son titre, et qu'il renferme quelques contestables affirmations, l'auteur, dis-je, de *l'Art de commander* soutient que le premier devoir du commandement est d'être impersonnel. Pour bien gouverner votre unité, dit-il à ses camarades, vous devez avant tout faire abstraction de vous-mêmes, de vos intérêts, de vos passions, toutes choses propres à

faire dévier votre action de son but véritable. Votre autorité, vos insignes ne vous sont pas donnés pour votre satisfaction propre ; les honneurs et les marques de respect ne s'adressent pas à la personne de M. Jeannot ou de M. Grandpierre, mais aux galons qu'ils portent et qui sont représentatifs du grade dont ces militaires ont la charge. L'un ou l'autre d'entre eux se sent-il quelque vanité pour les égards obligatoires dont on l'entoure, qu'il n'hésite pas à y mettre le holà bien vite et qu'il relise *L'âne portant des reliques* du bon La Fontaine :

Un baudet chargé de reliques  
S'imaginait qu'on l'adorait.  
Dans ce penser, il se carrait,  
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.

Admettons que la discipline repose sur un attachement d'homme à homme. Que deviendra-t-elle donc alors au cas où les événements de la guerre auront privé les soldats de leurs chefs habituels, quand les changements causés par leurs blessures, les mutations, voire le jeu normal de l'avancement, auront enlevé le capitaine à sa compagnie, le colonel à son régiment<sup>1</sup> ? L'impersonnalité du commandement assure seule cette « interchangeabilité » nécessaire.

Sans vouloir ici discuter cette théorie, qui n'est pas sans justesse et qui est soutenue, en tous cas, avec un réel talent, on peut affirmer que le colonel de Villebois-Mareuil n'en eût pas même entamé l'examen. De telles conclusions sont manifestement contraires à sa nature impétueuse, débordante, à son instinctif penchant à

<sup>1</sup> J'ai déjà signalé ici même, en parlant de l'armée autrichienne, les inconvénients de la « personnalité » du commandement et les bouleversements qui peuvent en résulter (Livraison de février 1895, page 238).

ramener toutes choses à soi. Mais il n'avait pas davantage compris cette évolution qu'Art Roë a si bien observée, si admirablement définie, dans son *Pingot et moi*<sup>1</sup>, lorsqu'il a montré que l'armée, « fidèle à la loi qui fait varier les organismes en fonction des milieux, a fléchi ses formes au gré des besoins sociaux. » Nul mieux que lui n'a mis en lumière la transformation qui s'est opérée dans la tâche de l'officier, transformé en accoucheur d'âmes, comme on disait de Socrate qu'il était un accoucheur d'esprits :

« Plus l'officier excellera à ce rôle pour ainsi dire persuasif, et plus grand sera l'effort que, dans un moment critique, il pourra demander à ses hommes. Ils le croiront sur parole. Ils se fieront à un esprit dont ils auront maintes fois senti la force. Au contraire, l'habitude seule ou la crainte les retenant dans l'obéissance, le danger, qui oppose la nature à la coutume et la mort aux peines, les eût vite affranchis.

» *On refusera peut-être le nom d'armée à cette école du devoir et le nom d'officiers à ces professeurs en armes : c'est ne pas vouloir que les mots fléchissent leur sens à mesure que nos idées se développent. Mais qu'importe le nom ? qu'importe même l'apparence de la chose ? Et que ce soit, si l'on veut, un service industriel obligatoire, où les officiers ne porteront plus que des armes emblématiques, et les soldats, des outils ; ce qu'il faut, c'est que le courage, la patience, le dévouement, ne disparaissent pas avant notre espèce ; c'est qu'il y ait à jamais des lévites autour de l'arche qui contient ces trois choses. »*

Le colonel de Villebois-Mareuil n'a pas eu l'intelligence de cette métamorphose. Assurément, il n'en est pas resté aux vieilles méthodes de commandement : il a compris qu'il faut intéresser le soldat, « lui indiquer le but

<sup>1</sup> Paris, Berger-Levrault.

poursuivi, l'associer à la conception du chef. » A cet égard, il est de la nouvelle école; il a subi l'heureuse influence des doctrines de Souvaroff et de son disciple Dragomiroff. Mais il est resté « très raide dans son armure de principes. » Il n'admet pas l'officier maître d'école. Il ne le voit que sous les espèces du combattant, de l'entraîneur de soldats, du sabreur. Et c'est par là que cet esprit distingué était resté incomplet. C'est par là qu'il était frappé d'anachronisme, comme il le reconnaît lui-même, en cette fin de siècle démocratique, humanitaire et pacifique, mais dont les tendances pourtant ne sont pas incompatibles avec le courage, la patience et le dévouement.

ABEL VEUGLAIRE.

